# Le cœur ne fonctionne pas à distance

*Les kilomètres se franchissent. Les non-dits, eux, restent.*



Laura Bellini

# Le cœur ne fonctionne pas à distance

Les kilomètres se franchissent. Les non-dits, eux, restent.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384905883

ALL-IN Rafał Płonkowski



# TABLE DES MATIÈRES

INTRO ..... 4
Chapitre 1 - L'homme derrière la voix..... 11
Chapitre 2 - Avant de fixer les règles..... 23
Chapitre 3 - Entre deux villes ..... 40
Chapitre 4 - Les choses qu'on ne met pas dans un calendrier..... 52
Chapitre 5 - Les limites qu'il est important de connaître..... 67
Chapitre 6 - Tout ne peut pas rester sous silence ..... 77
Chapitre 7 - Jour après jour, toujours plus proches..... 89
Chapitre 8 - Dans son monde..... 98
Chapitre 9 - Le risque d'une voix commune ..... 110
Chapitre 10 - Au-delà de ce que dicte la raison ..... 121
Chapitre 11 - Un matin sans scénario .....133
Chapitre 12 - L'endroit auquel je ne veux pas renoncer.....142
Chapitre 13 - Le prix des projets communs.....153
Chapitre 14 - Ce que nous n'avons pas encore dit .....164
Chapitre 15 - Tout ce qu'on ne peut pas déplacer .....178
Chapitre 16 - Quand la distance ne suffit plus.....192
Chapitre 17 - Une vie qu'il faut choisir soi-même..... 206
Chapitre 18 - Le premier pas, sans promesse..... 217
Chapitre 19 - Les kilomètres que nous parcourons ensemble ..... 230
Chapitre 20 - Des lieux à soi, une vie à deux .....244

# INTRO

Gdańsk, lundi, 7 h 18.

La pluie fouettait les hautes fenêtres du petit bureau que, depuis trois semaines, j'appelais mon chez-moi. L'endroit n'était pas encore aménagé comme je le souhaitais. Sur un mur étaient accrochés des échantillons de papier, sur l'autre, trois versions d'un projet d'identité visuelle. Sous le bureau s'entassaient des cartons contenant des affaires que je n'avais pas encore eu le temps de déballer. La machine à café ne fonctionnait que lorsqu'on faisait preuve d'une patience considérable. Malgré tout, j'aimais venir ici. Chaque objet me rappelait que, cette fois, je n'aménageais pas un espace pour quelqu'un d'autre. Je construisais quelque chose qui m'appartenait.

J'avais vingt-neuf ans, plusieurs années d'expérience dans la conception d'identités visuelles et de moins en moins envie de devoir prouver à qui que ce soit que j'étais capable de travailler sans supervision. Mon installation à Gdańsk n'était ni une fuite ni un caprice romantique. C'était une décision professionnelle. Je voulais développer mon propre studio, choisir mes clients et les projets qui m'intéressaient vraiment, mais surtout cesser de considérer mes ambitions personnelles comme quelque chose que je ne pouvais m'autoriser qu'après avoir satisfait les attentes des autres.

Mon programme pour les mois à venir était simple. Terminer deux contrats, stabiliser mes revenus, établir quelques nouveaux contacts et ne rien accepter qui m'obligerait à voyager constamment. J'avais déjà suffisamment de travail pour ne pas avoir besoin de

chercher des missions supplémentaires. Du moins, c'est ce que je me répétais lorsque, à sept heures du matin, j'ouvrais ma boîte mail et découvrais un nouveau message dont l'objet portait la mention URGENT.

Ce matin-là, une proposition m'attendait. Une proposition que j'avais d'abord l'intention de refuser.

Le projet concernait une nouvelle série de podcasts. Il ne s'agissait pas simplement de concevoir une couverture et quelques visuels pour les réseaux sociaux. La mission comprenait la création d'une identité visuelle complète, un système de supports promotionnels, l'habillage graphique des épisodes à venir ainsi qu'une collaboration avec le créateur responsable du concept et de la réalisation. Le projet devait s'étendre sur plusieurs mois et son budget était suffisamment intéressant pour que je ne puisse pas prétendre qu'il me laissait indifférente.

Il y avait seulement un problème.

Le créateur vivait à Wrocław.

Je relus le message, en m'arrêtant sur le nom : Florian Wrona. Je l'avais déjà aperçu dans la brève présentation du projet, mais je ne pouvais pas en dire grand-chose de plus. Je n'avais pas l'habitude de vérifier minutieusement le parcours de chaque personne avec laquelle je pourrais éventuellement travailler. Je préférais d'abord observer sa manière de communiquer sur le plan professionnel. Cela m'en apprenait généralement davantage que des profils soigneusement préparés sur Internet.

J'ouvris la pièce jointe. Elle contenait un calendrier prévisionnel, une première présentation du concept et un lien vers un enregistrement de démonstration. Je mis mon casque, appuyai sur lecture et attrapai ma tasse de café.

J'entendis d'abord quelques secondes de silence, puis le bruissement caractéristique d'une feuille de papier que l'on déplace.

— Il existe des lieux qui restent en nous bien plus longtemps que les personnes avec lesquelles nous les avons visités.

La voix était calme, grave, sans exagération radiophonique. Elle avait quelque chose qui donnait envie de continuer à écouter, même lorsque la phrase prononcée ne promettait aucun bouleversement. Florian parlait distinctement, mais sans donner l'impression de réciter un texte. Il marquait parfois de courtes pauses, comme s'il laissait à l'auditeur le temps de compléter lui-même ce qui n'était pas dit.

Je ramenai l'enregistrement au début et réécoutai le passage.

Je n'avais pas l'intention de tirer des conclusions sur un homme à partir de sa voix. Pourtant, j'avais le réflexe professionnel de remarquer les détails, et cette voix en faisait partie. Elle correspondait au projet, mais pas d'une manière évidente. Elle ne cherchait pas à vendre quoi que ce soit. Elle ne réclamait pas l'attention. Elle l'obtenait tout simplement.

À la fin de l'enregistrement apparut une brève information technique, suivie immédiatement d'un commentaire personnel.

— Si nous travaillons ensemble sur ce projet, j'aimerais que nous ne fassions pas tout à travers un écran. Je sais que c'est pratique, mais certaines choses se décident mieux autour d'une même table.

Je retirai mon casque.

C'était précisément ce que je ne voulais pas. Pas une nouvelle collaboration dans laquelle le mot « flexibilité » signifiait que je devais être disponible n'importe où et à n'importe quelle heure. Je ne voulais pas passer la moitié du mois dans les trains, déplacer les échéances de mes autres clients ou devoir expliquer pourquoi je ne pouvais pas me rendre à Wrocław pour une réunion qui aurait tout aussi bien pu avoir lieu en ligne.

J'ouvris mon calendrier. Les semaines à venir étaient déjà remplies de rendez-vous que j'avais moi-même choisis. Vendredi, j'avais une réunion avec l'imprimerie. La semaine suivante, une présentation pour un nouveau client. Et, deux semaines plus tard, je voulais enfin consacrer un week-end entier à la préparation de mon propre portfolio. Chacun de ces rendez-vous faisait partie d'un projet de vie qui m'avait demandé beaucoup de travail.

Je n'avais pas l'intention d'y renoncer pour une seule mission séduisante.

Et pourtant, je ne fermai pas la proposition.

Je retournai à l'enregistrement et commençai à analyser la manière dont Florian construisait son récit. Certains passages étaient excellents, d'autres nécessitaient une révision ferme. Il avait le sens du rythme, mais s'attardait parfois trop longtemps sur une même image. Il ne manquait pas d'idées. Il lui manquait quelqu'un capable de leur donner une forme cohérente.

Ça, je savais le faire.

À midi, je répondis au message en proposant un bref entretien en ligne. Je précisai que je pouvais prendre en charge l'ensemble de l'identité visuelle, mais que je souhaitais définir clairement la répartition des

responsabilités, le processus de prise de décision et un calendrier réaliste pour les réunions. J'ajoutai également que mon studio se trouvait à Gdańsk et que je n'avais pas l'intention de changer de lieu de travail pendant la durée du projet.

J'envoyai le message avec le sentiment d'avoir préservé toutes les limites qui comptaient pour moi.

La réponse arriva plus rapidement que prévu.

« Bonjour, Madame Ofelia. Merci pour votre message, très clair et précis. Je suis d'accord concernant le périmètre de la mission et le calendrier. J'aimerais toutefois que nous commencions par une rencontre en personne. Je pourrais vous proposer mercredi à Wrocław. Je sais que cela implique un déplacement, mais j'aimerais vous montrer quelque chose qu'il est difficile de présenter correctement dans une pièce jointe. Florian. »

Je relus les dernières phrases deux fois.

Quelque chose qu'il était difficile de présenter correctement dans une pièce jointe.

J'eus envie de répondre que pratiquement tout pouvait être présenté dans une pièce jointe, à condition de s'y prendre correctement. Au lieu de cela, je repoussai mon ordinateur portable et m'approchai de la fenêtre. Dans la rue, les passants se croisaient sous leurs parapluies. Certains marchaient rapidement, d'autres s'arrêtaient au passage piéton pour consulter leur téléphone. Gdańsk ressemblait à une ville qui n'avait pas l'intention de s'excuser pour la météo.

Je pensai à Wrocław. Aux gares, aux correspondances, aux heures passées dans un train et à la facilité avec

laquelle on pouvait perdre une journée entière pour une réunion censée durer quarante minutes.

Puis je me rappelai la voix de l'enregistrement.

Je ne savais pas pourquoi cette phrase-là me revenait plus souvent que les autres. Peut-être parce que, depuis longtemps, j'essayais moi-même de séparer les lieux des personnes. Je me convainquais qu'il était possible d'avoir sa propre vie, son propre espace et ses propres règles tout en restant ouverte à de nouvelles expériences. Seulement, pour moi, être ouverte ne signifiait pas accepter de repousser sans cesse ses propres limites.

Je retournai à mon bureau et jetai un nouveau regard au message.

Je répondis brièvement : « Mercredi est possible. Merci de m'envoyer l'heure et l'adresse. »

Ce n'était pas une déclaration selon laquelle le projet m'appartenait déjà. Ce n'était pas non plus une promesse de lui consacrer tout mon emploi du temps. Ce ne serait qu'une rencontre. Un voyage. Un homme que je ne connaissais jusqu'alors que par son nom et sa voix.

Au moment où je refermais mon ordinateur portable, mon téléphone vibra. Le nouveau message de Florian ne contenait que l'heure, l'adresse du studio d'enregistrement et une dernière phrase :

« Je ferai en sorte que votre déplacement en vaille la peine. »

Je souris, sans savoir si c'était son assurance qui m'amusait le plus ou le fait que je commençais à me demander à quoi il ressemblait lorsqu'il ne parlait plus dans un microphone.

Dehors, la pluie continuait de tomber et, sur mon bureau, mon calendrier affichait le programme minutieusement organisé des prochains mois. Chaque chose avait sa place, son échéance et sa raison d'être. Je savais où j'allais, pourquoi je travaillais et ce que je n'avais aucune intention d'abandonner.

Je ne savais simplement pas pourquoi l'idée de me rendre à Wrocław mercredi commençait à occuper dans mon esprit beaucoup plus de place qu'elle n'aurait dû.

Et si j'étais capable de reconnaître le moment où une simple curiosité professionnelle ne suffirait plus à justifier l'envie de retrouver quelqu'un.

# Chapitre 1 - L'homme derrière la voix

Wrocław, mercredi, 10 h 42.

Le train arriva à la gare centrale avec sept minutes de retard, ce que je considérai comme un début de journée relativement satisfaisant. Je n'aimais pas les déplacements dont je ne pouvais pas résumer la raison en une seule phrase. Celui-ci devait être une rencontre professionnelle, il n'avait donc, en théorie, rien de compliqué. J'étais venue pour faire connaissance avec un client, découvrir les documents et déterminer si la mission méritait que je l'accepte. Le soir même, je devais rentrer à Gdańsk. Le lendemain, je comptais travailler à mon propre bureau, avec un café dont je connaissais le goût et sans avoir à consulter les horaires des trains.

Pendant les vingt dernières minutes du trajet, j'avais déjà relu trois fois les messages de Florian. Ils n'étaient pas nombreux. L'adresse du studio, son numéro de téléphone et une brève précision indiquant qu'il m'attendrait à l'entrée. Aucune instruction supplémentaire, aucun enthousiasme excessif. Son dernier message était arrivé le matin même.

« Si vous avez du mal à trouver le bâtiment, n'hésitez pas à m'appeler. L'entrée est assez discrète. »

Une entrée discrète ne représentait pas pour moi un défi particulier. Ce qui m'intéressait davantage, c'était ce que je trouverais derrière.

Le studio se trouvait dans un immeuble ancien rénové, non loin de Nadodrze. Le bâtiment possédait de hautes fenêtres, une lourde porte d'entrée et une cage d'escalier où l'on avait conservé les anciennes rampes en bois. Une petite plaque portant le nom du studio était fixée à l'interphone. Je

m'arrêtai devant, vérifiai l'adresse et sélectionnai le bon numéro.

— Oui ?

Je reconnus immédiatement la voix.

— Ofelia Kruk. Nous avons rendez-vous à dix heures quarante-cinq.

— Bien sûr. Je vous ouvre.

La serrure émit un bref claquement et la porte céda. J'entrai et n'enlevai mon manteau qu'au premier palier, où un homme m'attendait, l'épaule appuyée contre le mur. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui s'apprêtait à organiser un accueil officiel. Il portait un pantalon sombre et une chemise grise aux manches retroussées. Ses cheveux foncés étaient légèrement en désordre, comme s'il avait passé plusieurs fois la main dedans pour essayer de les remettre en place sans y mettre beaucoup de conviction. Il était plus grand que je ne l'avais imaginé d'après sa voix et son visage affichait une expression qu'il aurait été difficile de qualifier de distante. Plutôt attentive. Comme s'il préférait d'abord observer la personne à qui il parlait avant de décider quoi lui dire.

— Florian Wrona, se présenta-t-il en me tendant la main.

— Ofelia Kruk.

Sa poignée de main était ferme, sans ostentation. Je remarquai également qu'il n'essayait ni de prolonger les présentations ni de s'emparer de mon sac.

— Le voyage s'est bien passé ?

— Presque. J'étais assise en face d'un homme qui a regardé un film sans écouteurs pendant tout le trajet.

— Dans ce cas, je vous plains.

— Inutile. J'ai survécu. J'espère simplement que les conditions acoustiques de votre studio sont meilleures.

Il esquissa un léger sourire.

— C'est précisément pour cela que je vous ai invitée ici.

Il me conduisit au premier étage. Le studio occupait deux pièces reliées par une large ouverture. La première était un petit bureau avec une grande table, deux écrans et une bibliothèque remplie de livres. La seconde abritait l'espace d'enregistrement. Des panneaux acoustiques sombres recouvraient les murs et, devant le microphone, se trouvait un fauteuil dont les accoudoirs étaient visiblement usés. Rien n'était excessivement ordonné, mais le désordre ne régnait pas non plus. Les câbles étaient rangés, le matériel étiqueté et les documents nécessaires à notre rendez-vous soigneusement disposés sur la table.

— Vous prendrez un café ? demanda Florian.

— Avec plaisir.

— Noir ou avec du lait ?

— Noir.

— Parfait. Nous avons déjà réglé une première question.

Je ne répondis pas immédiatement. Je remarquai qu'il parlait comme dans l'enregistrement. Calmement, sans se presser, mais sa voix, en direct, possédait davantage de nuances. Elle n'était pas aussi uniforme que je l'avais cru au casque. Lorsqu'il souriait, certains mots semblaient prendre une chaleur supplémentaire.

Je m'assis à la table et sortis mon carnet. Je n'avais aucune intention de laisser une voix agréable se substituer à mon évaluation du projet.

Florian posa une tasse devant moi, puis alluma l'écran.

— Commençons par ce que vous avez déjà entendu. La série s'intitule provisoirement « Les lieux qui restent ». Je voudrais raconter des histoires de lieux qui ont une signification particulière pour les gens. Pas seulement des bâtiments ou des rues, mais aussi tout ce que les êtres humains y associent. Les décisions, les retours, les départs et les choses qu'on ne peut pas emporter avec soi.

— Un reportage personnel, donc ?

— En partie. Je ne veux pas faire un reportage classique. Ce qui m'intéresse davantage, ce sont les histoires qui commencent par un lieu et se terminent par une personne.

— Et qui seront les protagonistes ?

— Les personnes que j'invite. Pas des célébrités. Pas des experts en tout. Des gens qui ont quelque chose à raconter et qui savent le dire avec leurs propres mots.

Il fit glisser vers moi plusieurs pages imprimées. Elles contenaient de brèves descriptions d'épisodes potentiels, des extraits de conversations et des notes concernant le son. Je parcourus la première page, puis la deuxième. L'idée avait du potentiel, mais la forme nécessitait du travail. À certains endroits, Florian utilisait trop de métaphores ; à d'autres, il laissait des informations sans contexte. Malgré cela, les textes avaient du caractère. Ils ne ressemblaient pas à des documents préparés uniquement pour faire bonne impression lors d'une présentation.

— Il vous faut une identité visuelle cohérente avec le contenu, mais qui ne l'illustre pas de manière littérale, dis-je.

— Exactement.

— Je ne vous proposerai ni épingles sur une carte, ni ondes sonores, ni silhouettes de villes.

— Très bien.

Je levai les yeux vers lui.

— C'est tout ?

— J'espérais justement que vous diriez cela.

— Vous m'avez donc invitée pour m'entendre rejeter vos idées ?

— Non. Je vous ai invitée parce que j'ai regardé votre portfolio. J'aime la manière dont vous construisez vos systèmes visuels. Mais je ne vais pas prétendre savoir à quoi cette série devrait ressembler. Si je le savais, je n'aurais pas besoin d'une graphiste.

C'était une réponse raisonnable. Et quelque peu désarmante.

J'ouvris une autre page.

— Dans ce cas, dites-moi ce que vous attendez. Pas en termes d'esthétique, mais de résultat.

Florian posa les mains sur la table.

— Je voudrais que quelqu'un qui découvre la couverture d'un épisode sente qu'il y a une véritable histoire derrière. Je ne veux pas vendre de la nostalgie dans un joli emballage. Je ne veux pas non plus faire semblant que tous les souvenirs sont beaux. Certains lieux rappellent aux gens des choses auxquelles ils préféreraient ne pas revenir.

— Voilà qui est beaucoup plus intéressant.

— Pourquoi ?

— Parce que, au moins, vous n'essayez pas d'en faire une carte postale.

Il me regarda avec un intérêt manifeste.

— Et vous, vous aimez les cartes postales ?

— J'aime quand quelqu'un comprend qu'une image n'a pas besoin d'être belle pour être vraie.

Il garda le silence un instant, puis fit glisser une tablette vers moi.

— Dans ce cas, j'aimerais que vous écoutiez encore quelque chose.

Il ouvrit un dossier contenant plusieurs enregistrements. Ce n'étaient pas des épisodes terminés, mais des extraits de conversations réalisées lors de rencontres préliminaires. Florian en sélectionna quelques-uns. Le premier présentait une femme qui racontait l'appartement qu'elle avait vendu après la mort de sa mère. Le deuxième contenait une conversation avec un homme qui avait tenu un petit atelier de réparation de montres pendant trente ans. Le troisième était un enregistrement d'une gare vide, où l'on entendait des valises que l'on faisait rouler, des annonces au haut-parleur et des pas.

J'écoutai sans l'interrompre. Florian ne me regardait pas constamment. Il surveillait les niveaux sonores sur son écran et prenait quelques notes, comme s'il tenait à ce que je découvre les enregistrements sans commentaires supplémentaires.

À un moment, il mit la lecture en pause.

— Qu'en pensez-vous ?

— Que vous ne devriez pas tout raconter.

Il haussa les sourcils.

— Pardon ?

— Dans le deuxième extrait, la femme dit qu'elle ne se souvient plus de la dernière fois où elle est entrée dans cet appartement. Ensuite, pendant quelques secondes, on

n'entend que sa respiration. Et vous ajoutez immédiatement un commentaire qui explique ce qu'elle ressent. Ce n'est pas nécessaire. L'auditeur a déjà compris.

Florian m'observa avec davantage d'attention.

— Je suis d'accord.

— Vraiment ?

— Oui. C'est justement l'une des choses que je voulais corriger.

— Alors pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Parce que je ne suis pas certain de devoir prendre seul toutes les décisions concernant le contenu dès lors que je commence à travailler avec quelqu'un d'autre.

Je me redressai légèrement sur ma chaise.

— C'est une réponse raisonnable, mais cela peut aussi être une façon commode d'éviter de prendre ses responsabilités.

Il ne se vexa pas. Au contraire, le coin de ses lèvres se releva dans un sourire.

— Vous jugez toujours les gens aussi rapidement ?

— Seulement lorsqu'ils me fournissent eux-mêmes suffisamment d'éléments.

— Je vais devoir faire attention.

— Il suffit de parler franchement.

Pendant les dizaines de minutes qui suivirent, nous discutâmes des grandes lignes du projet. Je lui montrai plusieurs exemples tirés de mon portfolio, en lui expliquant pourquoi j'avais utilisé la typographie comme élément principal dans certaines réalisations, tandis que, dans d'autres, j'avais construit l'identité autour de la photographie

et d'une composition caractéristique. Florian posait des questions qui n'avaient rien de superficiel. Il voulait savoir pourquoi j'avais choisi une solution particulière, quelles étaient ses limites et si elle pouvait être adaptée à différents formats.

J'appréciais qu'il ne cherche pas à se faire passer pour un expert de mon métier.

En revanche, j'appréciais moins qu'il revienne régulièrement à sa condition concernant les rencontres en personne.

— Je ne compte pas venir à Wrocław toutes les semaines, finis-je par dire.

— Je ne vous l'ai pas demandé.

— Mais vous parlez de rencontres régulières au studio.

— Parce que les enregistrements auront lieu ici. J'aimerais que vous soyez présente au moins aux étapes importantes du projet.

— Je peux travailler à partir des enregistrements. Je peux envoyer les propositions, les examiner en visioconférence et venir lorsque ce sera réellement nécessaire. Je n'ai pas besoin d'être assise à côté de vous pour faire correctement mon travail.

— Je ne prétends pas que vous en avez besoin.

— Alors d'où vient cette exigence ?

Florian repoussa la tablette et contempla quelques instants l'écran, où la forme d'onde s'était immobilisée.

— Parce que, pendant les enregistrements, il se passe des choses imprévisibles. Quelqu'un apporte une photographie, change de sujet, montre un objet ou raconte quelque chose qui ne figurait pas dans le programme.

Parfois, c'est précisément de là que naît le meilleur passage d'un épisode. J'aimerais que l'identité visuelle soit en contact avec ce que nous faisons réellement, et pas seulement avec mes descriptions après coup.

— Je peux comprendre ce besoin. Cela ne signifie pas pour autant que je travaillerai en permanence dans un état de disponibilité absolue.

— Ce n'est pas ce que j'attends.

— Très bien, parce que je ne fais pas partie de votre studio. Je dirige mon propre atelier et j'ai d'autres clients.

— Je le sais.

— Et pourtant, vous voulez m'avoir ici.

— Je veux quelqu'un qui comprenne le projet. Pas quelqu'un qui se contente d'exécuter une liste de tâches.

Il ne prononça pas ces mots comme s'il cherchait à me convaincre à tout prix. Il les énonça plutôt comme une évidence. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, ce fut précisément cela qui m'empêcha de chercher immédiatement une réponse.

Je reportai mon attention sur les documents. Il y avait quelque chose dans ces histoires que je ne parvenais pas à ignorer. Elles n'étaient pas organisées selon une logique évidente, mais elles partageaient un même ton. Il ne s'agissait pas des lieux eux-mêmes, mais de ce que les gens y laissaient, même lorsqu'ils s'en éloignaient physiquement. Je pouvais construire pour ce projet une identité visuelle qui ne prétendrait pas que tout peut être enfermé dans une définition unique.

— J'ai besoin d'un accès complet aux documents, dis-je. Pas seulement aux extraits que vous considérez comme

prêts. Je veux voir les enregistrements bruts, les notes et la structure des épisodes.

— Bien sûr.

— Et je ne prendrai pas mes décisions en fonction de vos goûts personnels. Je proposerai des solutions, je les argumenterai et j'attendrai de vous que vous les évaluiez dans le contexte de l'ensemble du projet.

— Cela me convient.

— Je n'ai pas terminé. Je ne veux pas non plus que chaque changement de concept entraîne automatiquement une nouvelle série de travaux sans que nous redéfinissions les conditions.

— Je comprends.

Je refermai mon carnet.

— Dans ce cas, nous avons de quoi discuter.

Cette fois, Florian sourit plus franchement.

— C'est probablement la meilleure nouvelle que j'aie entendue aujourd'hui.

Je ne répondis pas. À la place, je revins à l'un des enregistrements. Je voulais réécouter le passage concernant la gare vide. En arrière-plan, entre deux annonces, quelqu'un riait brièvement, puis le train qui partait couvrait le reste des sons.

— Cela ne devrait pas rester un simple bruit de fond, dis-je.

— Quoi donc ?

— Ce moment. Le rire, puis le train. Il y a davantage là-dedans que dans toute votre description.

Florian se pencha vers l'écran. Il ne toucha pas ma main et n'essaya pas de reprendre la tablette. Il se rapprocha simplement pour mieux voir le passage que j'avais sélectionné.

— Vous avez raison.

— Évitez de le dire trop souvent. Je pourrais m'y habituer.

— Ce serait dangereux.

Nous nous regardâmes pendant un bref instant. Rien ne se produisit qui aurait pu être qualifié de particulier. Aucun geste qui aurait nécessité une interprétation. Pourtant, pour la première fois, je me dis que Florian était peut-être plus intéressant que ne le laissait supposer son profil professionnel.

Lorsque notre rencontre prit fin, nous n'avions signé aucun contrat ni fixé de prix définitif. J'emportai mes notes, copiai les documents sur mon propre disque dur et lui demandai de m'envoyer les fichiers manquants. Florian me raccompagna jusqu'à la porte.

— Merci d'être venue, dit-il.

— Merci de m'avoir montré les documents. Maintenant, au moins, je sais à quoi m'attendre.

— Et quelle est votre décision ?

— Je n'en ai pas encore pris.

— Je comprends.

— Mais je n'exclus pas une collaboration.

— C'est déjà plus que ce que j'avais ce matin.

J'enfilai mon manteau et ajustai la bandoulière de mon sac.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Je n'ai toujours pas l'intention de déménager à Wrocław.

— Je ne vous ai pas proposé de déménager.

— Pas encore.

Il rit doucement.

— À bientôt, madame Ofelia.

— Au revoir, monsieur Florian.

Une fois dans la rue, je sortis mon téléphone et vérifiai l'heure. J'avais largement le temps de manger quelque chose avant de retourner à la gare. J'aurais dû être satisfaite que la rencontre se soit déroulée comme prévu. Pourtant, je pensais à une seule phrase qu'il avait prononcée à table : il ne voulait pas quelqu'un qui exécute une liste de tâches, mais quelqu'un qui comprenne le projet.

Je ne savais pas encore s'il s'agissait d'un compliment ou de l'annonce d'une collaboration difficile.

Je savais en revanche que mon déplacement à Wrocław n'avait pas été inutile.

# Chapitre 2 - Avant de fixer les règles

Je ne retournai pas immédiatement à la gare.

Après avoir quitté le studio, je marchai quelques rues à la recherche d'un endroit où je pourrais tranquillement relire mes notes et manger quelque chose avant le voyage. Je connaissais suffisamment Wrocław pour ne pas m'y sentir complètement étrangère, mais pas assez pour avoir mes adresses préférées. Je choisis un petit café dans une rue secondaire. L'intérieur sentait le café fraîchement moulu et la cannelle, et deux tables près de la fenêtre étaient libres. Je commandai un thé et un sandwich, puis étalai mes documents sur la table.

Sur le plan professionnel, j'évaluais positivement notre rencontre. Florian connaissait son projet, en comprenait les limites et n'essayait pas de m'imposer des solutions toutes faites. Il était toutefois habitué à travailler à son propre rythme, et ses attentes concernant ma présence au studio nécessitaient d'être précisées. Je n'avais aucune intention d'accepter une mission dans laquelle chaque rendez-vous devrait faire l'objet d'une nouvelle négociation.

Je commençai à noter les différentes étapes possibles de notre collaboration. Premièrement, l'analyse des documents et l'élaboration d'une direction visuelle. Deuxièmement, la présentation de deux concepts. Troisièmement, le choix de l'un d'entre eux et la création du système graphique. Ensuite viendraient les adaptations, les modèles, les couvertures des épisodes et les supports promotionnels. Tout pouvait être organisé de manière à ne pas exiger ma présence permanente dans une autre ville.

Mon téléphone vibra.

Florian : « J'espère que vous n'êtes pas repartie immédiatement à la gare. J'aurais aimé vous proposer une autre conversation, cette fois sans écran entre nous. Si vous avez le temps, je vous invite à déjeuner tardivement. »

Je lus le message en reposant mon stylo.

Il n'y avait rien d'inapproprié dans cette proposition. Notre rencontre concernait une éventuelle collaboration, et partager un repas pouvait être une manière tout à fait ordinaire de poursuivre la discussion. Malgré cela, je percevais une différence entre l'invitation au studio et celle que je venais de recevoir. Là-bas, le temps était consacré au projet. Ici, Florian me proposait une rencontre au cours de laquelle nous n'aurions pas nécessairement à rester face aux mêmes documents.

Je lui répondis que je pouvais lui accorder une heure.

« Je connais un endroit à proximité. Je vous envoie l'adresse. »

Moins de cinq minutes plus tard, je reçus la localisation. Le restaurant se trouvait à une quinzaine de minutes à pied du café. Je réglai donc ma commande et rangeai mes notes dans mon sac.

Florian m'attendait devant l'entrée. Cette fois, il n'avait pas les manches retroussées. Il portait une veste sombre sur sa chemise, mais l'ensemble lui donnait une allure moins formelle que je ne l'aurais imaginé. Il tenait son téléphone dans une main et avait glissé l'autre dans sa poche.

— J'ai commencé à penser que vous aviez changé d'avis.

— Je n'avais aucune raison de le faire.

— Voilà une bonne nouvelle.

— Ne tirez pas de conclusions hâtives. J'ai simplement une heure devant moi.

— Je vais faire attention.

L'intérieur était calme. Nous choisîmes une table contre le mur, à l'écart de l'entrée. Florian commanda de l'eau et un café, tandis que je me décidai pour des pâtes aux légumes. Pendant les premières minutes, nous parlâmes du voyage et de la météo. Ce ne fut qu'après l'arrivée du serveur avec nos plats que Florian posa son téléphone et me regarda.

— J'aimerais vous poser une question. Est-ce que vous n'aimez vraiment pas travailler avec les gens sur place, ou est-ce que vous n'aimez simplement pas qu'on attende de vous que vous soyez disponible à la moindre demande ?

Je ne m'attendais pas à cette question.

— C'est la deuxième option.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ?

— Pendant notre rencontre, vous avez parlé plusieurs fois de votre propre atelier. Pas comme les gens parlent de leur lieu de travail. Plutôt comme de quelque chose qu'ils n'ont pas l'intention de céder.

Je fis tourner ma fourchette entre mes doigts pendant quelques instants.

— Parce qu'il m'a fallu longtemps pour construire ce que j'ai aujourd'hui. Avant, je travaillais dans une agence où chaque projet avait cinq propriétaires et personne n'en était vraiment responsable. On pouvait passer trois jours sur un concept, puis recevoir un message nous annonçant que quelqu'un avait changé d'avis parce qu'une de ses connaissances trouvait une autre couleur plus moderne.

— Cela me semble familier.

— Quand j'ai commencé à travailler à mon compte, je me suis promis de ne plus jamais construire ma carrière autour des caprices des autres. Je peux collaborer, changer de direction, et même reconnaître que quelqu'un a une meilleure idée. Mais je ne veux pas que ma disponibilité soit considérée comme acquise.

Florian hocha la tête.

— Je comprends mieux que vous ne le pensez.

— Vous avez travaillé dans une agence, vous aussi ?

— Non. Mais pendant plusieurs années, j'ai travaillé sur des projets où tout dépendait de ma capacité à être au bon endroit au bon moment. Avec le temps, j'ai commencé à avoir l'impression que ma vie entière était constituée des échéances des autres.

— Et c'est pour cela que vous avez créé votre propre studio ?

— Entre autres. Je voulais avoir une influence sur ce que je faisais et sur les personnes avec lesquelles je discutais. Mais le travail indépendant a un inconvénient : quand quelque chose tourne mal, on ne peut rejeter la responsabilité sur personne.

— C'est au moins une réponse honnête.

— Je ne suis pas toujours ravi de cette situation.

Je souris et il me rendit mon sourire. Il y avait quelque chose chez lui qui commençait à me plaire. Il n'essayait pas de présenter ses propres décisions comme une succession de réussites. Il en parlait sans fausse modestie, mais sans non plus chercher à prouver qu'il avait toujours tout maîtrisé.